

Construire l'enfer

par Nicolas Patin

Nikolaus Wachsmann pose les fondations d'une histoire totale des camps de concentration, aussi attentive à leur rôle au sein du régime nazi qu'aux logiques de leur fonctionnement quotidien. Il y retrace la trajectoire qui les a conduits de la violence à la torture, de la torture à la mort et finalement de la mort à l'extermination.

À propos de : Nikolaus Wachsmann, *KL. Une histoire des camps de concentration nazis*, traduit de l'anglais par Jean-François Sené, NRF Essais, Gallimard, Paris, 2017 [2015], 1159 pages.

Évoquer le mot « Goulag » ne crée aucune image mentale. On pense à Soljenitsyne mais on ne voit rien, si ce n'est, peut-être, les immenses étendues de la Sibérie enneigée. On n'imagine pas les geôles de la Loubianka en plein Moscou ou les colonnes itinérantes de prisonniers du *Belomorkanal*, tel que les a récemment montrées François Caillat dans son documentaire *Triptyque russe*.

Le terme « camp de concentration », en revanche, génère un imaginaire visuel infernal et presque familier : le portail d'Auschwitz et son « *Arbeit macht frei* » ; les regards vides et les corps émaciés derrière les barbelés ; les miradors ; les kapos ; comme une métonymie de la Seconde Guerre mondiale et de ses atrocités en Europe. On pense évidemment à Primo Levi, on pense à Jorge Semprún, on pense à Eugen Kogon. Pourtant, alors que la recherche avance à grands pas, la terminologie même reste trompeuse, tant il est commun de confondre « camp de concentration » et « camp d'extermination » dans le vocabulaire commun. Auschwitz, le camp hypertrophié, a presque éclipsé toutes les autres formes carcérales nationales-socialistes, des

premiers camps « sauvages » du tout début de l'année 1933 aux « centres de mise à mort » de l'opération Reinhardt en Pologne, comme Sobibór ou Treblinka¹.

Nikolaus Wachsmann, professeur à Londres (Birkbeck) s'est essayé, à travers une somme monumentale, à décortiquer la réalité derrière le mot, derrière l'acronyme « KL » – *Konzentrationslager*. D'abord publié en anglais en 2015, le livre a été traduit en allemand l'année suivante, puis en français en 2017. Il atteint 1200 pages dans l'édition Gallimard et se présente, que ce soit par son ampleur ou sa qualité, comme la somme incontournable sur cette question, comme la première « histoire globale » des camps de concentration nazis.

Une histoire panoptique des camps de concentration

Comme le souligne l'historien Bertrand Perz (Vienne) dans une recension du texte, l'histoire des camps de concentration n'a jamais été un champ de recherche totalement établi ou stable. La thématique a toujours été une sorte de dédale dans lequel l'histoire des structures répressives jouxtait une imposante littérature du témoignage, un puzzle dans lequel le poids de la Seconde Guerre mondiale et de l'escalade de violence rendait difficile une étude en propre de la politique répressive hitlérienne entre 1933 et 1939. Dans les trente dernières années, plusieurs projets de très grande ampleur ont visé à cartographier la diversité des situations². L'ouverture des archives soviétiques a déversé sur l'Europe des milliers de documents qui avaient été subtilisés en Allemagne en 1945 qui ont profondément renouvelé notre regard de l'histoire du régime nazi et du génocide.

C'est tout le mérite de ce livre d'écrire une histoire totale ou intégrée – une étude panoptique (p. 27), ambitionne l'auteur – de cet espace concentrationnaire. Que ce soit d'un point de vue externe à travers l'étude de la place de la répression dans l'appareil d'État national-socialiste, ou que ce soit d'un point de vue internaliste à travers l'analyse du microcosme du camp, de ses acteurs, de ses règles, de son fonctionnement. Cela lui permet de restituer toute la complexité de la chronologie, cet « itinéraire instable » de la fonction des camps (p. 34), pour réviser en profondeur les idées générales sur la nature de ceux-ci, souvent fondées sur des études parcellaires de tel ou tel moment de leur développement. Les KL n'étaient pas des goulags allemands – 90% des détenus soviétiques survécurent au système concentrationnaire stalinien, là où plus de 50% des détenus des KL périrent entre 1933 et 1945. Ce n'était pas plus des camps

¹ Voir Stephan LEHNSTAEDT, *Der Kern des Holocaust. Belzec, Sobibór, Treblinka und die Aktion Reinhardt*, München, C. H. Beck, 2017, 207 s.

² Ulrich HERBERT (Hg.), *Die nationalsozialistischen Konzentrationslager. Entwicklung und Struktur*, Wallstein Verlag, Göttingen, 1998, 2 volumes, 1 192 pages ; Wolfgang Benz, Barbara Distel (Dir.), *Der Ort des Terrors. Geschichte der nationalsozialistischen Konzentrationslager* ; C. H. Beck Verlag, München, 2005-2009 ; United States Holocaust Memorial Museum, *Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945* (5000 pages).

réservés à la population juive, qu'Auschwitz viendrait symboliser dans leur entièreté, car les populations juives ne représentèrent qu'un tiers de la totalité des détenus des KL.

Détruire l'opposition politique

Les premiers camps furent des « camps sauvages », mis en place dès les premiers jours du régime. Les membres des Sections d'assaut (S.A.), après avoir passé quatre ans à se battre contre les opposants politiques, crièrent victoire : Hitler leur laissa les mains libres, dans le plus grand désordre, pour enfermer, maltraiter et torturer ceux contre qui ils s'étaient battus dans la lutte pour le pouvoir. Les proportions furent rapidement énormes : 200 000 personnes furent détenues – et souvent libérées – au cours de l'année 1933 (p. 47). Il s'agissait, pour grande partie, de communistes, dont les plus connus – comme Ernst Thälmann – avaient une stature nationale. La fonction commune de ces *early camps* était la même partout : briser l'opposition. Les nazis enfermaient partout, dans des prisons, des asiles, des hospices, des terrains de sport, des hôtels... La violence existait, mais la plupart des témoignages montrent qu'il s'agissait souvent de conditions de détentions presque traditionnelles. Tel fut le premier visage des camps, telle était l'acceptation des KL dans les premiers mois du régime. Et c'était un visage omniprésent, car ces camps de fortune maillaient l'ensemble du territoire, n'étant jamais éloignés les uns des autres de plus de quelques kilomètres. Un véritable « réseau de terreur » s'était mis en place (p. 55).

Des formes de travail forcé se développèrent rapidement dans certaines institutions, visant à punir les détenus, mais également à tirer profit de cette force de travail pour mettre en valeur des territoires ou travailler sur des chantiers particulièrement difficiles. Les actes de cruauté touchaient souvent les détenus connus ou les Juifs. Plus les personnes incarcérées étaient connues, plus les nazis cherchaient à les avilir pour exorciser le défunt système de Weimar. Tabasser d'anciens députés et les jeter dans une geôle permettait ainsi d'organiser une mascarade de « réunion de groupe parlementaire » (p. 73). Nulle part ailleurs qu'à Dachau – le premier camp géré en propre par l'« ordre noir » de Heinrich Himmler, la SS (*Schutzstaffel*) la violence ne fut, à l'époque, poussée si loin. Mais rapidement, les gardes furent confrontés à des procédures judiciaires. Tout n'était pas encore possible en Allemagne, et sur les 4821 détenus de Dachau en 1933, seule une vingtaine perdit la vie. Ce premier moment des camps avait pour but la dissuasion et la destruction de l'opposition politique. Mais les situations locales étaient si variées que l'avenir même de ses structures n'était pas clair pour ceux-là mêmes qui les avaient mis en place.

La répression aux mains des SS

La SS récupéra, à la faveur de la « Nuit des longs couteaux » et du long travail de son chef, Himmler, l'appareil de répression nazi. Hitler n'évoquait jamais les camps, ne s'y montrait jamais, signe de la mauvaise réputation de ce qui était en train de devenir une institution à l'échelle nationale. Des complexes naquirent partout, comme à Sachsenhausen. Himmler voyait ces endroits comme une école de formation adaptée à sa nouvelle élite, les « soldats politiques » de la SS.

On obligeait les gardiens à assister à toutes les tortures publiques, pour s'endurcir. Les détenus, eux, organisaient leur monde, coordonné par la figure des kapos (de l'italien « *capo* », chef). Ils étaient un rouage essentiel du système, ils permettaient de diviser pour mieux régner : surveillance des autres détenus, signalement des retards, meneurs d'esclaves... Ils faisaient appliquer les ordres dans la communauté bigarrée des détenus du camp, les politiques, les témoins de Jéhovah, les homosexuels et les asociaux. Les triangles verts, les « criminels professionnels » étaient en butte à la violence des gardiens, mais aussi au rejet des co-détenus. Au cours des années 1930, la fonction de répression politique céda progressivement le pas, localement, puis plus largement, à une autre fonction, économique : le travail forcé.

La mort au cœur des camps

1938 fut une année de rupture, la première qui vint toucher massivement l'organisation des camps. D'abord par l'extension territoriale du Reich ; puis par les conséquences sur l'institution carcérale de la « Nuit de Cristal », qui précipita dans les camps des milliers de Juifs. Mais c'est avec la guerre, évidemment, que les KL changèrent durablement de nature. L'extension du système fut massive. Un « labyrinthe tentaculaire » (p. 274) de camps se mit en place en Pologne puis plus largement, en Europe. Auschwitz commença à fonctionner le 14 juin 1940. À la fin de l'année, 7900 détenus y étaient enfermés. Il est peut-être utile de rappeler qu'à cette date, aucun plan d'assassinat des Juifs n'avait été décidé par les autorités nazies. Le camp servait à « imposer le régime nazi à la Pologne » (p. 277), il n'était pas question d'extermination. Auschwitz était une extension en terre étrangère de la première fonction des camps allemands : combattre l'opposition politique polonaise. Mais le nouveau système des camps procédait, de concert, à l'extension de la seconde fonction des camps : l'exploitation économique. Gérée par la SS, cette industrie aboutissait à des conséquences tragiques pour les détenus, dont le taux de mortalité grimpa en flèche. À mesure que la guerre avançait, la violence connut un saut quantitatif dans les camps : l'assassinat, qui était encore l'exception, commençait à devenir une règle.

La deuxième mutation des camps commence en 1941. Les KL « passèrent de la mort de masse à l'extermination de masse » (p. 329). Dans le sillage de l'action d'euthanasie lancée en 1939, les détenus les plus faibles, dans les camps, commencent à être exterminés, lors de l'action 14f13. Les considérations médicales de gestion du camp fusionnaient avec les questions idéologiques qui visaient à épurer les camps des éléments présumés dangereux. Mais c'est avec l'opération Barbarossa que débute le grand changement, dans les camps comme ailleurs : l'appareil nazi glisse dans le génocide indifférencié en août 1941. Alors que, en Ukraine et dans les pays baltes, les troupes des *Einsatzgruppen* fusillaient les Juifs – hommes, femmes et enfants – à Sachsenhausen, les nazis commencent à assassiner des présumés « commissaires » soviétiques d'une balle dans la nuque, à un rythme effréné de 300 à 350 prisonniers par jour. Début septembre 1941, à Auschwitz, les gardiens expérimentent le gazage sur des soldats soviétiques (p. 364). Pour autant, la contradiction fondamentale du projet SS, qui souhaitait, de concert, tirer une rente économique du travail forcé, tout comme mettre en application son utopie mortifère de destruction des ennemis politiques, ne fut jamais tranchée. « Sont-ils donc venus ici pour mourir ou pour travailler ? » (p. 387). Selon les situations locales et les rapports de pouvoir, selon la chronologie, cette question ne trouvait pas la même réponse.

Industrialiser l'extermination

Dans le grand réseau des camps, les innovations se diffusaient de manière réticulaire. Le massacre des Juifs par des unités de tuerie mobile, qui avait commencé sur le territoire soviétique, ricochait vers la Serbie ; en Pologne, dans le *Generalgouvernement*, les autorités cherchaient des solutions pour les Juifs inaptes au travail. Les camps de la mort commencèrent à s'organiser, à commencer par Chelmno, dans le Wartheland, puis avec Belzec et Sobibór. La Shoah se déployait en Pologne. Les camps de concentration étaient restés à l'écart de la politique antijuive nazie dans les premières années de la guerre. Début 1942, des 80 000 prisonniers des KL, seuls 5000 étaient juifs. Dans les jours qui suivirent la conférence de Wannsee, le 20 janvier 1942, il fut cependant décidé par Himmler d'envoyer des milliers de Juifs dans les camps, pour remplacer les prisonniers de guerre soviétiques. Il s'agissait des Juifs étrangers (français ou slovaques, entre autres) et la destination devint évidente : Auschwitz et Majdanek. La situation du premier camp, plus accessible, en fit l'épicentre du massacre. Les SS triaient les Juifs aptes au travail – ou plutôt à l'extermination par le travail – de ceux qui étaient exécutés dès leur arrivée. Le génocide était en train de transformer en profondeur le système des camps. La fonction des centres de mise à mort comme Belzec, Sobibor ou Treblinka était unique, et demandait peu d'infrastructure. Ils étaient tout entier dédiés à une mort massive et rapide. Mais Auschwitz et Majdanek restèrent des camps où plusieurs fonctions cohabitaient. Les institutions se ressemblaient et empruntaient les unes aux autres, mais elles n'avaient pas le même rôle.

Avec la fin de la guerre, le monde des camps se délite entraînant les longues marches de la mort, bien étudiées par Daniel Blatman. Des meurtres de masse ont lieu. Les SS essayent d'éradiquer toutes les preuves compromettantes : documents, potences, instruments de torture sont détruits. La libération fut une catharsis difficile pour les victimes, mélange de rage, de soulagement, de joie et d'une immense tristesse. L'obligation de dire, de témoigner, s'imposa pour beaucoup, et il n'y eut jamais de grand silence. Le public occidental se désintéressa peu à peu de la vague de témoignages qui voulaient montrer à la face du monde ce qu'avait été la terreur des camps, cette transgression cumulative, qui avait conduit de la violence à la torture, de la torture à la mort, de la mort à l'extermination.

Aucun chercheur ne peut, à lui seul, redonner l'infinie diversité des configurations locales, ne serait-ce que par la maîtrise des langues utilisées par les milliers de détenus. De même, Nikolaus Wachsmann ne pouvait pas, faute de sources, redonner vie aux mondes des « asociaux » et des criminels qui, touchés par la stigmatisation, n'ont pas livré beaucoup de souvenirs. Mais, à l'aide d'une littérature pléthorique et de sources de première main, Wachsmann livre un monument impressionnant. J'ai choisi ici d'éclairer la dynamique chronologique et les mutations fonctionnelles des camps, mais la moitié du livre s'intéresse au fonctionnement interne du camp, aux acteurs, à la place des femmes dans le système concentrationnaire. J'ai essayé de rendre la diversité chronologique du phénomène, mais le livre donne également à voir les microcosmes et les relations de pouvoir et de domination, chez les gardiens, chez les détenus, et entre ces deux populations. Ce faisant, l'historien britannique livre, avec une écriture d'une grande sobriété, une fresque quasi-panoptique de ce qu'Hannah Arendt appelait « l'enfer ».

Publié dans lavedesidees.fr le 28 janvier 2019